
La Mécanique

Lucas Belvaux

ENTRETIEN / CINÉMA

Quentin Mével et Louis Séguin

Collection « Face B »

Suivi éditorial Benjamin Fogel et Elise Lépine

Correction d'épreuves Hervé Delouche

Design couverture Lucien de Baixo

Conception graphique intérieure Camille Mansour

ISBN 979-10-96098-37-8

Diffusion/Distribution Cedif / Pollen

© Playlist Society, 2020

47, rue Voltaire, 92300 Levallois-Perret

www.playlistociety.fr

La Mécanique

Lucas Belvaux

acrif



île de France



Ce livre est édité en collaboration avec l'Association des Cinémas de Recherche d'Île-de-France. L'Acrif réunit 68 salles de cinémas franciliennes autour de deux dynamiques : les films et les salles. L'association coordonne le dispositif scolaire Lycéens et apprentis au cinéma en périphérie parisienne. L'Acrif est soutenue par le CNC (Centre National du Cinéma et de L'image animée), le Conseil Régional d'Île-de-France et la Drac Île-de-France. Remerciement à Pauline Gervaise pour son aide précieuse.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

 **Playlist Society**

7 INTRODUCTION

par **Louis Séguin**

29 ENTRETIEN

par **Quentin Mével**

31 *Parfois trop d'amour* (1993)

45 *Pour rire! Pour rire!* (1996)

58 La trilogie Lucas Belvaux:
Un couple épatant, Cavale et Après la vie (2003)

73 *La Raison du plus faible* (2006)

86 *Rapt* (2009)

96 *38 Témoins* (2012)

105 *Pas son genre* (2014)

114 *Chez nous* (2017)

125 *Des hommes* (2020)

137 FILMOGRAPHIE COMPLÈTE

Introduction
par Louis Séguin

Une affaire de morale

TÉMOIN DE SOI

Un ivrogne irascible, qui a passé l'âge de changer de caractère, crée un scandale à l'anniversaire de sa sœur chérie. Leur cousin est là, impuissant devant la rage destructrice de ce taureau débridé. Tous les trois, ils n'ont jamais su se parler vraiment, s'ouvrir les uns aux autres, se dire ce que la guerre, celle d'Algérie, a laissé de plaies invisibles à l'intérieur de leur âme. Même lorsqu'ils étaient jeunes, ils ne savaient pas communiquer, parler de ce qui fâche, exprimer leurs sentiments. La rancune a poussé en eux comme une mauvaise herbe, et les haines, y compris celle de soi, sont devenues irréversibles. Ils ont chacun à l'intérieur d'eux-mêmes un film qui les hante et que les autres ne verront jamais. Le dernier film de Lucas Belvaux, *Des hommes*, adapté du livre éponyme de Laurent Mauvignier¹, leur offre la possibilité de dialoguer à distance, d'enfin dire ce qu'ils ont sur le cœur. Le cinéma permet ça : composer une polyphonie, au

¹ Laurent Mauvignier, *Des hommes*, Éditions de Minuit, 2009.

sens propre, un espace où chacun pourra faire entendre sa voix. Même si les personnages ne communiquent pas entre eux – c’est trop tard pour ça –, ils cohabitent dans le même film, un film qui permettra aux témoins de leurs monologues – les spectateurs – de comprendre ce qui détermine leurs sentiments, leurs réactions. C’est la première fois en onze films que Lucas Belvaux utilise de façon systématique les voix off pour donner la parole à ses personnages. Mais, depuis son tout premier film, son cinéma a toujours cherché à confronter les points de vue, à organiser une dialectique permettant d’appréhender un réel toujours plus complexe qu’il n’y paraît. Chaque événement est le fruit d’une superposition de perspectives, si bien qu’il manquera toujours un point de vue pour comprendre parfaitement les raisons de chacun. Conscient de cela, le cinéma de Lucas Belvaux affirme néanmoins qu’il faut se jeter dans la mêlée, essayer de comprendre le monde malgré les pièces manquantes du puzzle, et prendre position d’un point de vue moral et politique. Être à la fois spectateur et acteur des événements qui nous entourent.

LES DEUX CÔTÉS DE LA CAMÉRA

Spectateur, Lucas Belvaux l’a été très tôt, notamment des films classiques américains de Fritz Lang, Samuel Fuller, Alfred Hitchcock, Billy Wilder... Il aime les metteurs en scène qui n’hésitent pas à jouer les arbitres entre leurs personnages, et qui considèrent que le cinéma repose sur une tension entre voir et être vu. Cette tension se retrouve dans le parcours de Lucas Belvaux. Fraichement débarqué à Paris de sa Wallonie natale, il a d’abord été acteur pour Yves Boisset (*Allons z’enfants*, 1981), Claude Chabrol (*Poulet au vinaigre*, 1985), Jacques Rivette (*Hurlévent*, 1985), ou encore *Désordre* (Olivier Assayas, 1986). L’acteur, pour l’enfant qui aime le cinéma, c’est celui que l’on veut devenir, parce que c’est lui qui agit comme on voudrait agir, qui a les bonnes réactions au bon moment, qui sait faire face aux situations auxquelles le confronte le scénario. Comme acteur, Lucas Belvaux a toujours gardé quelque chose d’enfantin et de buté (parfois même de violent), de naïf et d’insondable, avec un faux air de François Truffaut, dont il partage la diction légèrement distanciée. À 30 ans, il passe de l’autre côté de la caméra. Il ne s’agit plus d’être vu, mais de voir. C’est une place qui convient à Lucas Belvaux, qui ne veut pas se contenter d’un seul point de vue. La meilleure place pour comprendre la dialectique des regards.

La mise en scène de Lucas Belvaux a beau évoluer de film en film, et selon les genres abordés, elle est toujours empreinte de ces préoccupations. Le montage, par exemple, intégré dès l'écriture, fait s'entrechoquer les points de vue des personnages, qui témoignent parfois de leur expérience du monde grâce aux longs monologues que le réalisateur affectionne.

Malgré son amour des dialogues, Lucas Belvaux a retenu une leçon fondamentale du cinéma classique américain : les moments importants se jouent souvent en silence, à travers un regard, ou un détail que seul le cinéma a le pouvoir de montrer. C'est l'échange de regards un peu long entre l'ancien braqueur et le policier dans *La Raison du plus faible* (2006), qui révèle au second que le premier prépare un mauvais coup. C'est le prof de philo qui ne présente pas sa coiffeuse de compagne à sa collègue lorsqu'il la croise dans la rue, dans *Pas son genre* (2014), preuve muette que ce qui sépare le couple sera toujours plus fort que ce qui le rassemble. C'est une photographie sur un téléphone, dans *Chez nous*, qui signale que les idées extraviolentes de l'amoureux n'ont pas changé, contrairement à ce qu'il prétend. Autant de façons pour la vérité d'éclater en silence.

INVRAISEMBLABLE VÉRITÉ

C'est un credo du cinéma de Lucas Belvaux : il y a une vérité des faits, qu'il s'agit de reconstituer. Avec pour horizon un fantasme illusoire : croiser tous les points de vue pour comprendre véritablement un événement. La reconstitution des faits implique en premier lieu de situer la fiction par rapport au réel. Soit que la fiction naisse de « faits réels » – *Rapt* (2009), tiré de l'enlèvement du baron Empain ; *38 Témoins* (2012), inspiré librement de l'affaire Kitty Genovese ; ou encore *La Raison du plus faible* qui reprend de nombreux éléments d'un casse réel. Soit que la fiction nourrisse et éclaire le réel au point qu'ils deviennent indémêlables – *Chez nous* (2017), qui met à jour les rouages du Rassemblement national populaire, et où Catherine Jacob incarne un équivalent fictionnel de Marine Le Pen plus vrai que nature ; *Des hommes*, qui met en scène la guerre d'Algérie et utilise des images d'archives. Dans un cas comme dans l'autre, les personnages en quête de vérité sont mus par une envie, un besoin de savoir. On ne compte plus les enquêteurs dans le cinéma de Belvaux, qu'ils soient professionnels – le flic de la trilogie (2003), composée d'*Un couple épatant*, *Cavale* et *Après la vie*, la journaliste et le policier dans *38 Témoins...* – ou amateurs – Jean-Pierre Léaud en mari